ETHNOZOOLOGIE

Note préliminaire sur les animaux domestiques des Gbaya : la poule et la chèvre

par **Serge BAHUCHET**

■

Cette enquête ethnozoologique a été réalisée au cours d'une mission de deux mois (août-septembre 1970), en République centrafricaine, au village de Ndonge zu kombo (1), au sud-ouest de Bouar, soit à 100 km par la route, dans l'ethnie gbaya kara 'bodoe (2).

Le travail d'information a été effectué au village avec la participation active de tous les hommes et jeunes gens réunis, qui se sont concertés et ont répondu aux questions posées par Y. Monino et par nous-même. Ces villageois, pour la plupart, ne connaissent pas le français et cette enquête a pu avoir lieu grâce à la collaboration des linguistes qui parlent la langue gbaya et nous ont servi d'interprètes.

Les transcriptions phonologiques du gbaya ainsi que les traductions des termes gbaya cités dans ce travail ont été faites par Y. Monino et P. Roulon.

Nous sommes obligés d'utiliser quelques caractères typographiques pour la transcription des phonèmes utilisés par la Société pour l'étude des langues africaines (SELAF). On trouvera dans un tableau les mots dans les deux systèmes phonétiques.

La langue gbaya possède un ton haut et un ton bas qui sont indiqués dans le tableau pour chaque mot.

Consonnes

z, t, d, b, k, f, y comme en français
g, toujours dur comme gare
r, roulé du bout de la langue (apical)
m et n, pas nasaux
s, sourd comme dans si
ng, nasale vélaire équivalant à l'anglais "ng" de sing
ny, nasale palatale équivalant au "gn" de oignon
les consonnes occlusives sont notées par 'b, 'd

Voyelles

ê, ouvert de cher

---

(1) ndonge zu kombo signifie : « piment/tête/forêt ».

(2) Nous tenons à remercier Paulette Roulon et Yves Monino qui nous ont reçu dans le village où ils menaient depuis décembre 1969 des enquêtes ethno-linguistiques dans le cadre de l'E.R. 74 du CNRS, ainsi que L. Bouquiaux et P. Vidal qui nous ont conduit au village et ramené à Bangui, ainsi que R. Pujol qui nous a constamment aidé de ses conseils. Sans eux, notre séjour n'aurait pas été possible dans d'aussi bonnes conditions.

Source MNHN, Paris

e, fermé de été
ô, ouvert de robe
o, fermé de rose
u, le "ou" de chou
a, le "â" de pâte
deux voyelles se suivant sont toujours diphtongues
ô̤, ê̤, a̤, marquent les voyelles nasalisées comme dans son, pain, encore,
´ devant une voyelle marque une occlusion glottale comme « Alors ! »

'a 'a 'a	'à 'à 'à	kôra kô fra̤si	kɔ̀rà kɔ́frà̤sî
		kôra putu n	kɔ̀rà pútú
ban	bàn	koto dua	kòtó dùà
ba dua	bé dùà	koto go	kòtó gò̤
be kôra	bé kɔ̀rá	kputu n	kpùtù
'bôndôrô dua	'bɔ̀ndɔ̀rɔ́ dùà	kui kôra	kúí kɔ̀rá
bora	bòrè	kur kur kur kur	kúr kúr kúr kúr
bora gbakua	bòrá gbàkúá		
'botado	'bòtádò	la'bi	lá'bì
busê	búsɛ́	mba'dala	mbá'dàlá
		mbêê	mbɛ́ɛ́
dayiri	dàyírì	mbum gôrô	mbúm gɔ̀rɔ̀
dua	dùà	mbum kôra	mbúm kɔ̀rá
		minang	mìnàŋ
firi	fìrì		
		naa kô dua	nàà kɔ́ dùà
gata kôra	gàtá kɔ̀rá	naa kô sambi	nàà kɔ́ sámbí
gba dua	gbá dùà	ndonge	ndóngé
gba fala	gbá fálá	ndonge zu kombo	ndóngá zú kòmbò
gbafô	gbàfɔ̀	ngbuyum	ngbùyûm
gbanu	gbànù		
gbang dua	gbǎŋ dùà	pai	pàí
gbatik	gbàtìk		
gbaya kara 'bodoe	gbáyá kàrá 'bòdòè	sambi	sámbí
gbo	gbó	ssse	sssá
gbo̤nyo̤n	gbɔ́ɲɔ́	sunu	sùnù
ge'da	gè'dà		
gêsê kôra	gɛ̀sɛ́ kɔ̀rá	vala dua	vàlá dùà
gêsê yôr na	gɛ̀sɛ̀ yɔ́r ná	vala sambi	vàlà sámbí
gôn ndaya	gɔ̀n ndàyà	vale kôra	valé kɔ̀rá
cris du coq:			
go̤ kôri go̤o̤ n nn	gò̤ kórí gò̤ò̤	yôr na	yɔ́r ná
gô̤ kôri gô̤ô̤ n nn	gɔ̤̀ kɔ́rí gɔ̤̀ɔ̤̀		
gô̤ kôndi gôô n nn	gɔ̤̀ kɔ́ndí gɔ̤̀ɔ̤̀	zônga dua	zɔ́ŋá dùà
gô kingi gôô n nn	gɔ̤̀ kíng̤í gɔ̤̀ɔ̤̀	zônga kôra	zɔ́ŋá kɔ̀rá
		zônga sambi	zɔ́ŋá sámbí
kale 'dôr	kálé 'dɔ̀r		
kôkôkôkôra	kɔ̀kɔ̀kɔ̀kɔ̀rá		
kôra	kɔ̀rá		
kôra gbaya	kɔ̀rá gbáyá		

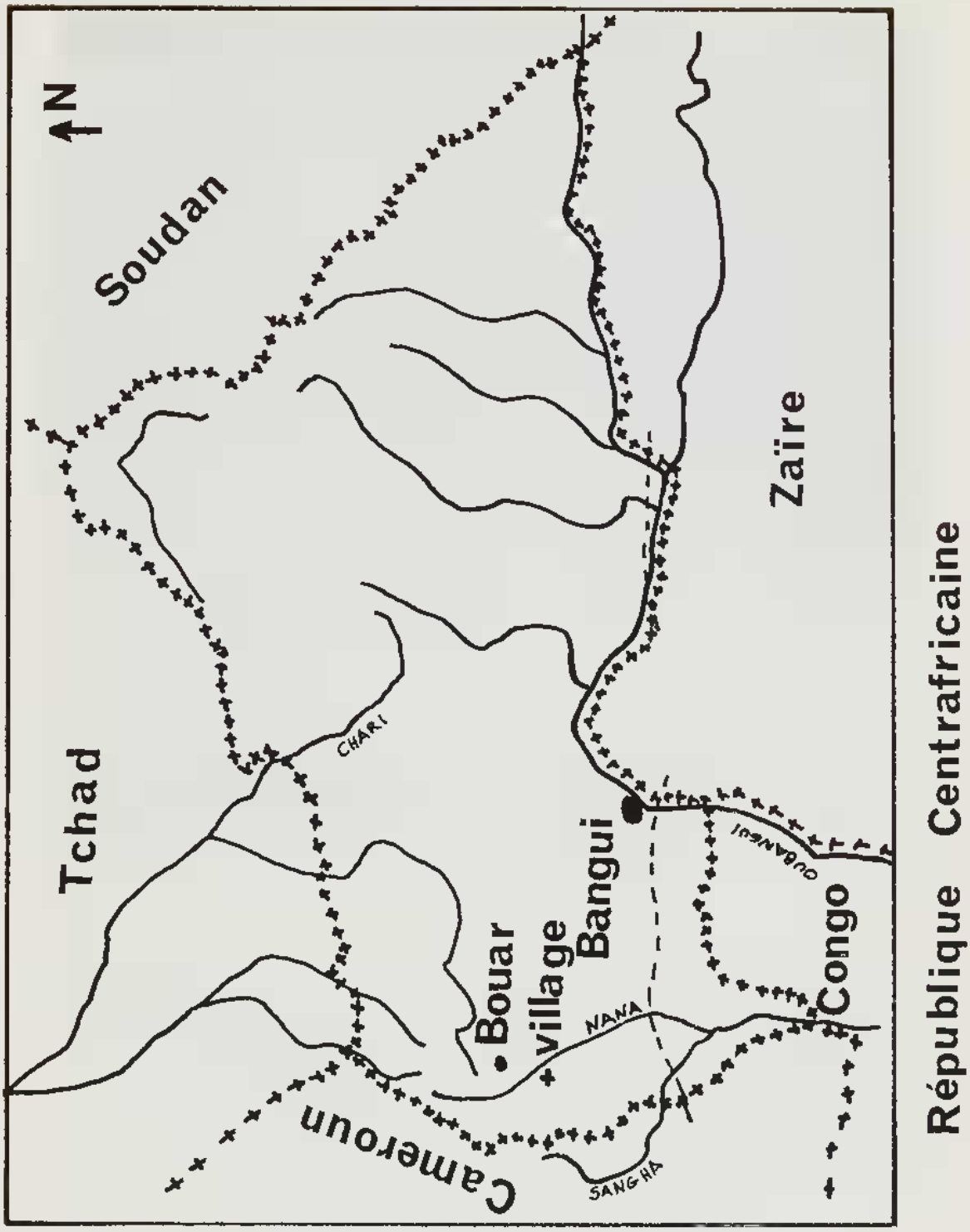
* * *

Il y a dans les villages gbaya plusieurs espèces d'animaux domestiques, comme les poules, les chèvres, les moutons, les vaches, des chevaux, des ânes, des chiens, quelquefois des porcs et des canards.

L'âne et le cheval sont assez rares, et appartiennent généralement au chef du village. Les porcs ne se trouvent pas dans tous les villages et il n'y en avait pas à Ndonge zu kombo, car ils véhiculent des parasites tels que les puces-chiques et sont sales.

Seuls quelques hommes d'un village possèdent des vaches et les élèvent plus ou moins en liaison avec le Service d'Elevage de Bouar. Ce sont des vaches « zébus » de type Bororo, ainsi que des vaches Baoulé.

Source MNHN, Paris



Carte de la République Centrafricaine. En pointillé, la limite nord de la forêt dense.

Source MNHN, Paris

Fig. 1 : Un poulet vient voler des arachides fraîches séchant au soleil.
« Les poules recherchent leur nourriture à travers le village, picorant çà et là tout ce qu'elles trouvent » 16-9-1970.

Les chiens sont des animaux différents des autres, car ils n'appartiennent pas au bétail et servent pour la chasse.

De tous les animaux d'élevage, il semble que ce soit la poule et la chèvre qui sont le plus répandues à travers toute la société gbaya et qui véhiculent le plus d'informations sociales. C'est pourquoi ces deux animaux sont étudiés dans ce travail.

Cette note rapporte des connaissances traditionnelles des Gbaya sur deux animaux domestiques : la poule et la chèvre.

La poule

Noms vernaculaires et races

La poule se nomme kôra. A partir de ce substantif sont formés les noms du mâle, du poussin, des jeunes et de l'œuf pour lesquels il n'existe pas de terme spécifique (nous verrons que pour la chèvre les noms se construisent sur le même système) :
le coq s'appelle « mâle/poule », gata kôra, ainsi que le mâle immature ou poulet;
le poussin, « le petit/poule », be kôra;
la poulette, « jeune fille/poule », zôn̲ga kôra;
l'œuf, « œuf/poule », kui kôra.

La poule fait partie de la même famille que la pintade gbanu (*Numida meleagris* (L.)) et que le Francolin gbafô (*Francolinus clappertoni* Children) (3).

Il existe un proverbe dont la poule est l'objet :

(3) Dans la classification scientifique de Linné, la pintade *Numida meleagris* (famille des *Numididae*), le francolin *Francolinus clappertoni* et la poule dérivée de *Gallus gallus* L. (tous deux de la famille des *Phasianidae*) appartiennent à l'ordre des Galliformes.

Source MNHN, Paris

« une poule va en voyage, lorsqu'elle revient à la maison, la mangouste la prend et c'est fini ».
kôra nê gênê, ka peihô 'dongtua, ka gbanyê ba, ka nê ka 'da 'e.

//poule/va/voyage//si + elle/vient arrive/derrière/maison//alors/mangouste/prend//alors/ c'est/fini/déjà//

Les poules n'ont pas de noms personnels, mais on les reconnaît individuellement à leurs caractères morphologiques.

Les Gbaya distinguent deux races de poules, kôra gbaya « poule/gbaya » et kôra putu « poule/européens », nommée aussi « poule/de/français », kôra kô frasi. Kôra gbaya est le type traditionnel du pays gbaya. Elle est plus petite, a la chair plus ferme que l'autre. Les Gbaya ne se rappellent plus son origine qui se perd dans la nuit des temps.

Kôra putu est la poule des Européens; plus grande que l'autre, elle fut distribuée aux paysans par le Service d'Elevage de Bouar, afin d'introduire des animaux de meilleur rendement et d'améliorer ainsi la race indigène. Les Gbaya cependant n'apprécient pas sa chair trop tendre et les croisent avec l'autre race afin d'obtenir ainsi de « bons » poulets, à la chair dure.

Ces deux sortes de poules peuvent être de différentes couleurs, rousses, blanches, noires ou bariolées, mais cela ne définit pas des qualités différentes; on distingue donc les races par la chair mais pas du tout par la couleur.

Comportement

Les paysans rapportent que les poules recherchent leur nourriture à travers le village (fig. 1), picorant çà et là tout ce qu'elles trouvent : restes de farine de manioc sur les lieux de pilage, déchets que l'on aura jetés, balayures de village, vers de terre, larves d'insectes, etc.; en outre elles fouillent les bouses à la recherche des bousiers kale 'dôr, « coléoptère/ excréments »; elles mangent même la bouse et consomment aussi des lézards et des serpents ngbuyum, *Typhlops punctatus punctatus* (Seach).

Le coq crie de la manière suivante : go kôri goo, et la poule répond kôkôkôkôra (4). La mère appelle ses poussins kur kur kur kur pour les nourrir.

Le coq danse devant la poule avant l'accouplement. Un coq ne possède pas de femelle attitrée. Les villageois n'ont d'ailleurs pas tous de coq dans leur basse-cour : un coq peut servir pour plusieurs propriétaires. Deux jours après l'accouplement les poules pondent entre 12 et 20 œufs, à raison d'un ou deux par jour, et couvent ensuite pendant trois semaines. Les vieilles poules, fatiguées, ne pondent guère plus de 5 œufs dans les mêmes conditions.

Elevage

Les villageois possèdent tous des poules dont l'élevage est des plus simples : l'éleveur laisse ses animaux chercher eux-mêmes leur nourriture et leur boisson de par le village. En effet on ne donne ordinairement rien aux poules; mais occasionnellement des restes de sésame, sunu (*Sesamum indicum* L.), de manioc, ge'da (*Manihot utilissima* Pohl) ou des blattes, mba'dala (*Periplaneta americana* L.) quand on en attrape. A ces rares occasions, on appelle les poules au cri de kur kur kur kur, qui est celui par lequel, comme nous l'avons vu, la mère rassemble ses poussins. Au contraire, quand une poule pénètre dans une case, on l'en chasse par 'a'a'a.

La présence près des villages de petits carnivores prédateurs tels que la mangouste

---

(4) Pour certains informateurs, le cri go kôri goo ou go kôri gôô qui représente de nombreuses variantes (gôkôndigôô, gôkingigôô, etc.) est considéré comme un seul terme et de ce fait intraduisible; pour d'autres, il est interprété comme « panthère/poule/panthère ». kôkôkôkôra peut être rendu à la fois par « cotcotcotcodett » et par « pou, pou, pou, poule ». (Y. Monino et P. Roulon, communication personnelle.)

Source MNHN, Paris

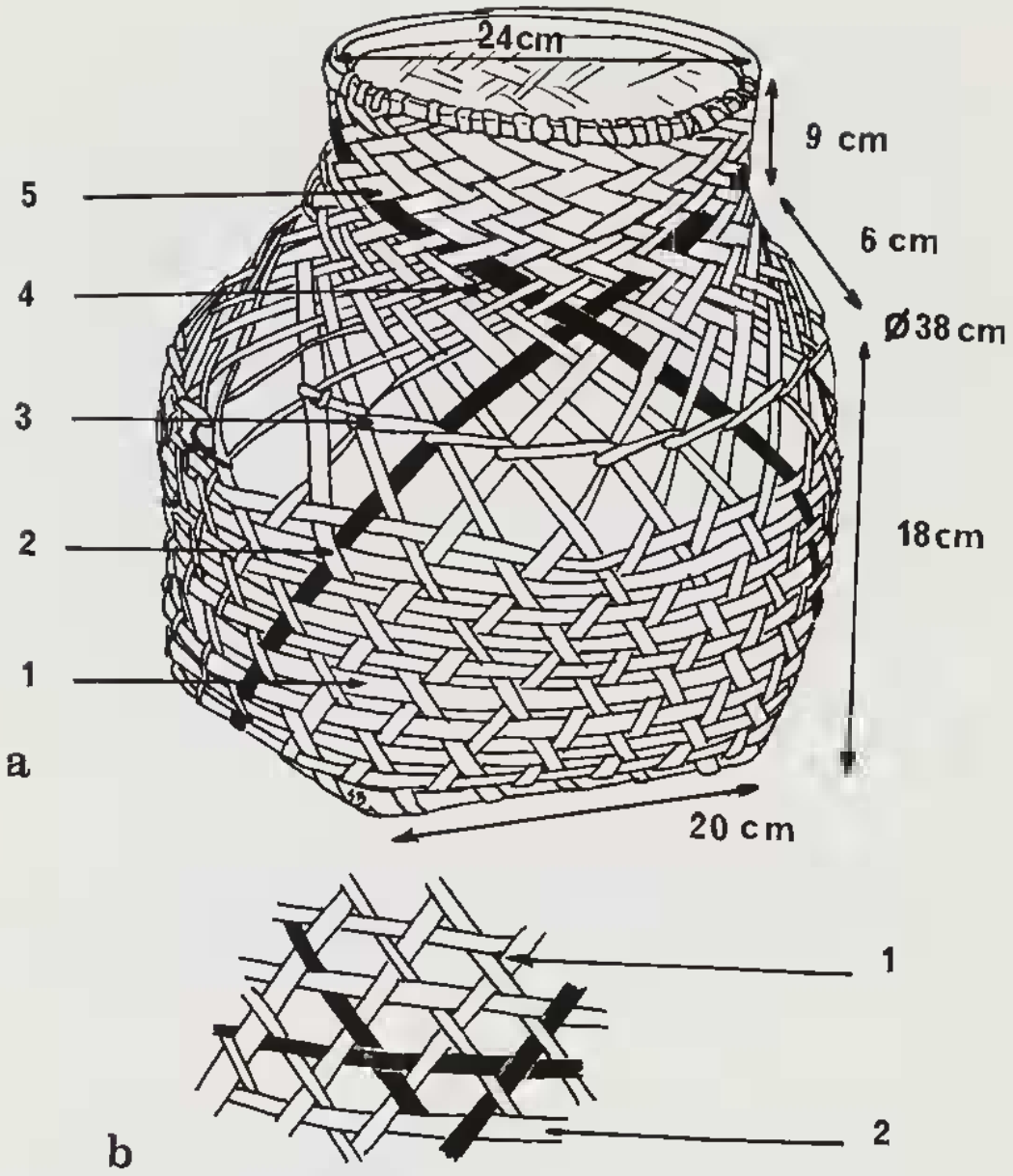


Fig. 2 : Panier dortoir gêsê kôra.

a) Vue d'ensemble :
1. Vannerie diagonale très oblique, éléments traités simultanément, suivant la technique deux nappes enchevêtrées serrées à deux pris deux sautés.
2. Même vannerie, lâche.
3. Dernier brin superposé aux deux précédentes nappes.
4. Montant de la nappe superposée, en carreau à trois éléments.
5. Brin supplémentaire de renfort.

b) Mailles du fond, carreau simple à trois éléments.
1. Montant — 2. Brin.

Le fond est recouvert à l'intérieur par un fragment de natte en vannerie diagonale serrée (2 pris, 2 sautés). Dessin d'après photographie.

Source MNHN, Paris

Fig. 2 : Panier dortoir gêsê kôra. — c) Un coq dans son panier, au village, 19-9-1970.

à queue blanche, busê (*Ichneumia albicauda* (Cuvier)), la civette, gbatik (*Viverra civetta* (Schreber)), la genette, bore (*Genetta genetta* (Linné)), la genette tigrine, bore gbakua (*G. tigrina* (Schreber)) ainsi que le serpent, firi (*Naja nigricollis* Reinhardt), crée la nécessité de construire des poulaillers, des nichoirs et des pondoirs pour protéger les volailles.

Ainsi fabrique-t-on le poulailler, vale kôra, qui sert de dortoir (fig. 3). Il peut avoir plusieurs formes :

— soit celle d'une petite hutte en paille posée sur une plate-forme à hauteur d'homme, à laquelle les poules accèdent par une branche inclinée ou une échelle que l'on enlève la nuit justement à cause des prédateurs;

— soit la forme d'un long cône en paille, avec une ouverture souvent renforcée par une vieille cuvette sans fond. Ce poulailler étant porté par deux fourches en bois, les bêtes y grimpent en prenant appui sur un perchoir pendu à mi-hauteur ou par une branche.

On apprend aux poules à aller dans ce dortoir à la nuit tombée, en les y plaçant d'office pendant 3 ou 4 jours dès qu'elles sont adultes. Les poules reviennent ensuite tous les soirs dans le poulailler ou dans la case du propriétaire (s'il n'a pas construit de dortoir) et ne se trompent jamais.

D'autre part, il existe deux paniers spécialement construits en relation avec les poules :

— gêsê kôra, « panier/poule » (fig. 2) est construit pour garder la poule et ses poussins lorsqu'ils viennent d'éclore et jusqu'à ce qu'ils perdent leur duvet jaune. Mais son emploi peut être plus large, quelques villageois sans poulailler l'utilisent pour remiser quelques poules, la nuit venue. D'autre part, suspendu sous l'avancée du toit de la case et pourvu d'une grosse branche inclinée par laquelle les poules montent, il sert alors de pondoir et l'ensemble se nomme mbum kôra (5) (fig. 4).

(5) mbum- et vale- sont des nominaux dépendants dont le sens est respectivement : mbum-, « endroit fait par l'homme pour un animal afin d'y récolter son produit », qui permet de

Source MNHN, Paris

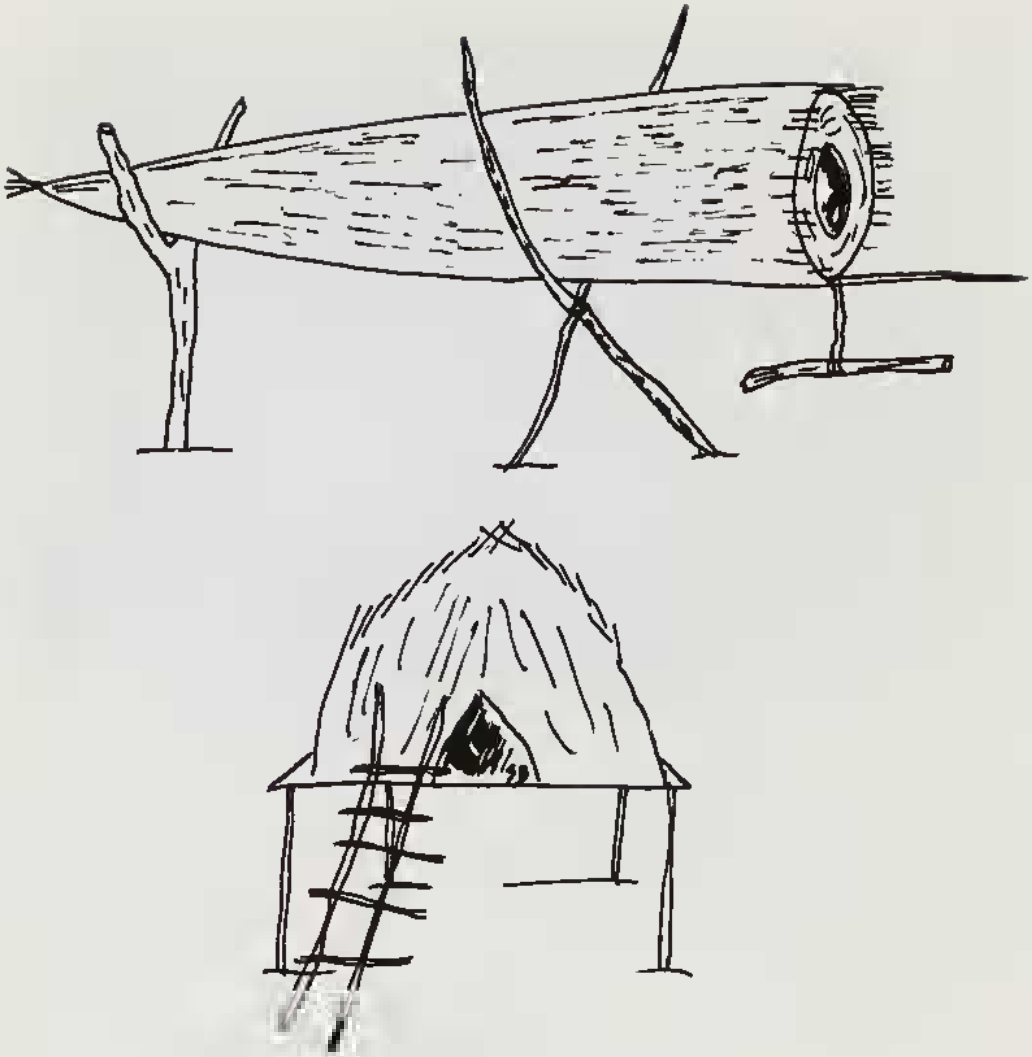


Fig. 3 : Poulaillers vale kôra : les deux formes possibles.

Ce panier gêsê kôra est une vannerie diagonale à trois nappes superposées ou carreau à trois éléments, dont le brin horizontal s'arrête à la moitié, formant ainsi deux nappes enchevêtrées. Ce panier, en forme de bourse de 30 cm de haut, est muni d'un fond plat, large de 33 cm et d'un col de 25 cm de diamètre. Il est tressé avec ou sans anses, à l'aide de la plante *Marantochloa flexuosa* Hutch. (Marantacée) (6).

---

former mbum kôra « -/poule » c'est-à-dire le pondoir, et mbum gôrô « -/abeille » c'est-à-dire la ruche construite par l'homme; vale-, par contre ne se rencontre que dans le terme vale kôra qui désigne le poulailler construit par l'homme pour que les poules y dorment; il est alors difficile de cerner le sens précis de vale-.
(Y. Monino et P. Roulon, communication personnelle.)

(6) La détermination est due à l'amabilité du Professeur R. Portères.

Source MNHN, Paris

— Le second panier, gêsê yôr na, « panier/tracer un motif/pas » ou yôr na tout court, sert pour le transport des poules. Les nappes de ce panier sont enchevêtrées en carreau simple à trois éléments, les brins étant de la même Marantacée que pour le panier précédent. De forme plus ou moins ovale, on le ferme en maintenant appliqués les deux bords l'un contre l'autre avec un brin spiralé. Comme pour le précédent, il est une utilisation seconde de ce panier qui, une fois tapissé de feuilles, permet d'entreposer les grains de sésame, et diverses autres graines.

Les poules souffrent parfois d'une maladie nommée gôn ndaya, « couper/fesse ». C'est une diarrhée : beaucoup de fiente colle tout autour du cloaque. Le traitement en est simple : on donne à la poule du piment ndonge (*Capsicum annuum* L.) dans de l'eau. La poule défèque alors beaucoup et guérit. Cette maladie est cependant mortelle sans le traitement au piment (7).

On tue la poule en lui coupant la gorge. Ensuite, on la trempe dans l'eau pour ramollir la chair et arracher les plumes. On ne la flambe jamais.

On préfère tuer les vieilles poules, à la chair plus dure et moins bonnes pour la ponte, plutôt que des poulets. On mange aussi bien les vieux coqs.

Utilisation

La poule est peu mangée dans la vie courante, mais elle entre dans les repas quand on reçoit certaines personnes du village et du voisinage, éventuellement au moment de

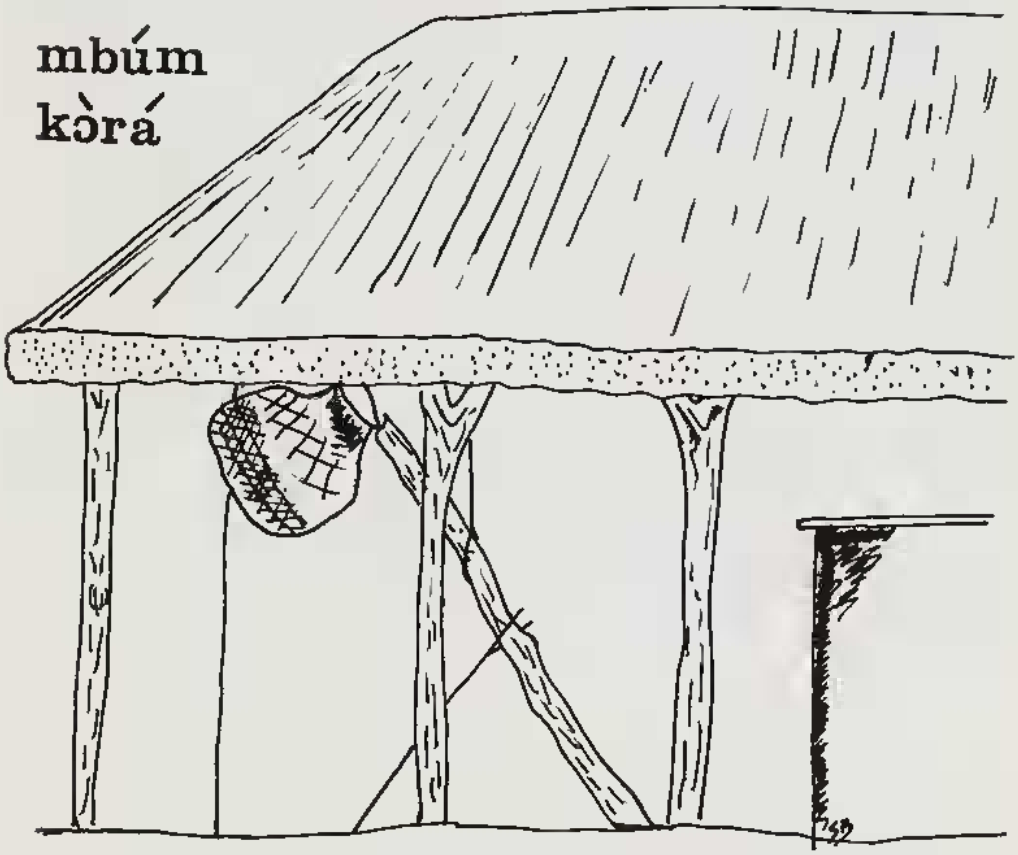


Fig. 4 : Le pondoir mbum kôra sous l'avancée du toit de la case.

(7) Il s'agirait de la peste aviaire, transmise par les oiseaux sauvages qui viennent manger dans les villages alors qu'ils sont affaiblis par la maladie. L'apport de vitamines est indispensable pour guérir cette maladie, et les piments sont très riches en vitamine C (environ 100 mg d'acide ascorbique pour 100 g de matériel frais d'après Nelson, 1951). Ce sont de puissants stimulants.

Source MNHN, Paris

grandes cérémonies (enterrement). Dans ce cas, la famille proche du mort se doit de nourrir les visiteurs qui l'assistent. Plus tard, lors de la célébration du deuil, qui est une grande cérémonie de réjouissance et de danses en l'honneur du disparu, la famille peut régaler ses invités de poules et de manioc.

Deux interdits sont liés à la poule, et touchent les femmes et les forgerons.

Les femmes n'ont pas le droit de manger de la poule, du coq et même des œufs, et une infraction à cet interdit encore très répandu entraînerait irrémédiablement la mort de l'enfant à venir. Seules quelques vieilles femmes ayant passé l'âge d'avoir des enfants se vantent de manger des poulets.

Le forgeron ne peut, lui, manger œuf ni poule lorsqu'il se trouve en voyage avec une houe qu'il va livrer à quelqu'un. Dans ce cas l'infraction entraîne sa mort. Par contre, s'il voyage sans houe, ou bien s'il reste au village avec une houe, il peut en manger normalement.

Les poules matérialisent une relation sociale, en tenant une place déterminée dans certains dons.

Ainsi la poule tient une grande place dans la dot de mariage. Le prétendant doit en donner à son futur beau-père avant que sa fiancée n'arrive à son village, et ce don est nécessaire pour que la femme ait de beaux enfants.

D'autre part, on donne souvent une ou des poules, dans le panier de transport yôr na, comme cadeau de bienvenue et pour manifester sa bienveillance à l'égard d'un étranger au village. De même, on offre des poules pour remercier d'un cadeau, et pour honorer « les amis des amis ».

On retrouve la poule dans les cérémonies qui suivent un décès, lors de la palabre traditionnelle. C'est un poulet que l'on interroge alors quelquefois pour connaître les raisons de la mort. Ainsi, au village de Ndonge zu kombo, à la suite de la mort d'un chasseur, une femme d'un village voisin est venue pour cet interrogatoire. Elle a posé le poulet vivant sur sa tête, et celui-ci lui aurait alors raconté dans le creux de l'oreille que le père défunt, qui s'ennuyait, avait rappelé à lui son fils, et qu'il fallait voir là la cause du décès (8).

La chèvre

Noms vernaculaires et races

Les Gbaya regroupent sous le même nom générique dua les Ovins et les Caprins comme le mouton sambi et la chèvre africaine ou cabri 'botado, nommée aussi dua dans un sens restreint ('botado étant d'un emploi plus rare).

De la même façon que pour la poule, on a un terme spécifique auquel s'ajoutent différents substantifs pour désigner les différentes catégories d'animaux :
le mâle de dua s'appelle « mâle/ovin-caprin » : vala dua;
la femelle (chèvre ou brebis) « mère/de/ovin-caprin » : naa kô dua;
le petit « le petit/ovin-caprin » : be dua;
le castrat « couper en deux/ovin-caprin » : gba dua;
la femelle qui n'a encore jamais porté « jeune fille/ovin-caprin » : zôⁿga dua; la femelle qui n'a pas mis bas après trois ans n'aura jamais de petits, elle est stérile et nommée « stérile/ovin-caprin » : bôndôrô dua (9).

Comme pour les poules, sambi le mouton et 'botado le cabri peuvent être de différentes couleurs - noir ou beige pour le premier; noir, blanc, brun, roux ou mélangé pour

(8) Il s'agit là d'un procédé divinatoire difficile à interpréter.
(9) Ces termes vala dua, naa kô dua, zôⁿga dua, etc., désignent le plus fréquemment, respectivement le mâle, la femelle, la femelle non encore gravide du cabri, dua étant alors pris dans son sens restreint, 'botado étant lui d'un emploi très rare. On emploiera par ailleurs, vala sambi, naa kô sambi, zôⁿga sambi... pour désigner le mâle, la femelle, et la jeune femelle du mouton.
(Y. Monino et P. Roulon, communication personnelle.)

Source MNHN, Paris

Fig. 5 : Chèvre naa kõ dua lèchant son petit be dua qui vient de naître, couvert de liquide amniotique.

le second — sans que cela soit un critère de race. Il n'y a d'autre part qu'une seule race de chèvre dans cette région, la chèvre naine.

Dua (nom générique des ovins et des caprins) semble déterminer un groupe à part dans la classification gbaya, et ne se rapprocher d'aucune famille d'Ongulés.

L'origine de dua est lointaine et oubliée par les Gbaya. Tessman (1937) a noté sur l'origine des chèvres un conte gbaya probablement originaire de la région de Bozoum (N.N.E. de Bouar). Ce conte relate que Gbaso, le grand Dieu du ciel, avait créé les chèvres qu'il conservait pour lui. Wanto, héros mythologique qui dérobe le bien des Dieux pour le donner aux hommes, n'en avait bien sûr pas, et Gbaso se refusait à lui en donner. Alors, à la nuit, Wanto capture au filet une antilope et l'apporte à Gbaso en lui disant: — je dois partir en voyage, est-ce que je peux mettre ma chèvre avec les tiennes pour que tu la gardes jusqu'à mon retour? Gbaso accepte. Mais dès qu'ils ont le dos tourné, l'antilope s'échappe et retourne dans la forêt.

Au bout de très longtemps, Wanto revient et demande « sa chèvre ». Gbaso, qui n'était pas très au courant de ses propres affaires, lui dit : — je ne sais pas laquelle c'est, retrouve-la et emmène-la. Wanto regarde et s'écrie : — c'est celle-là, regarde! elle a même eu des petits! et il prend une femelle pleine, avec des petits, et un jeune mâle, devant Gbaso qui ne voit rien de la supercherie. C'est ainsi que Wanto obtint des chèvres, et c'est depuis que les hommes en ont grâce à lui.

Ce conte n'existe pas dans notre village.

Comportement

Les chèvres cherchent librement des feuillages à travers tout le village et à proximité; elles mangent l'herbe qui pousse sur place et aux alentours.

Presque tous les villageois ont des chèvres, mais ils ne se soucient pas de leur donner quoi que ce soit, sauf les peaux de bananes, que les chèvres passent de longs moments à lécher. Elles consomment aussi tous les restes qu'elles peuvent trouver, surtout lorsque les femmes ont fini de piler le manioc (fig. 6).

Source MNHN, Paris

Fig. 6 : Une mère et sa fille en train de piler et tamiser le manioc pour en faire de la farine. « Lorsque les femmes ont fini de piler le manioc » les animaux accourent pour lécher le mortier, les paniers vides et la poudre de farine qui couvre toute l'aire de travail.

On ne leur construit pas d'abreuvoir, elles boivent dans les flaques d'eau et les sources et marigots nombreux dans la région.

Les chèvres vivent en troupeau, menées par un vieux mâle ou une forte femelle dominante, que tous les autres suivent. Un vieux mâle n'a par ailleurs pas de femelle attitrée, et s'accouple avec n'importe quelle femelle en chaleur.

Le cri de l'animal est mbêê.

Elevage et utilisation

Autrefois, quand les panthères rôdaient autour des villages, on construisait des bergeries pour protéger les animaux pendant la nuit.

Ces constructions rondes, gbaŋg dua « abri/cabri », aux murs formés par trois couches empilées de mortier en terre argileuse, étaient surmontées d'un toit de chaume conique, supporté par des perches écartées maintenues en position par un brin en spirale. On creusait légèrement le sol à l'emplacement des animaux et des rondins de bois, gboⁿyo, étaient disposés en une sorte de plancher. Les excréments sur les rondins étaient nettoyés tous les jours. Cette méthode évitait la formation de boue sous les pieds des animaux. On ne construit plus ce type de bergerie de nos jours, car il n'y a plus de panthères. Il est à noter cependant que l'on utilise quelquefois le même systéme de plancher pour un autre animal beaucoup plus rare (appartenant au chef de village) le cheval, que l'on abrite sous une sorte de tonnelle.

Maintenant, les chèvres sont libres dans le village. Elles se protégent de la pluie et s'abritent pour passer la nuit sous les auvents des cases. De temps à autre, on construit dans la région des enclos de 2 m sur 2, composés de perches liées horizontalement par des lanières d'écorce sur des piquets. Ces enclos sont situés derriére la case, ou aux abords du village et servent de bergerie pour parquer les animaux la nuit. Au village de Ndonge zu kombo, seuls deux hommes ont entrepris la construction d'enclos de ce type, mais n'ont jamais terminé.

Source MNHN, Paris

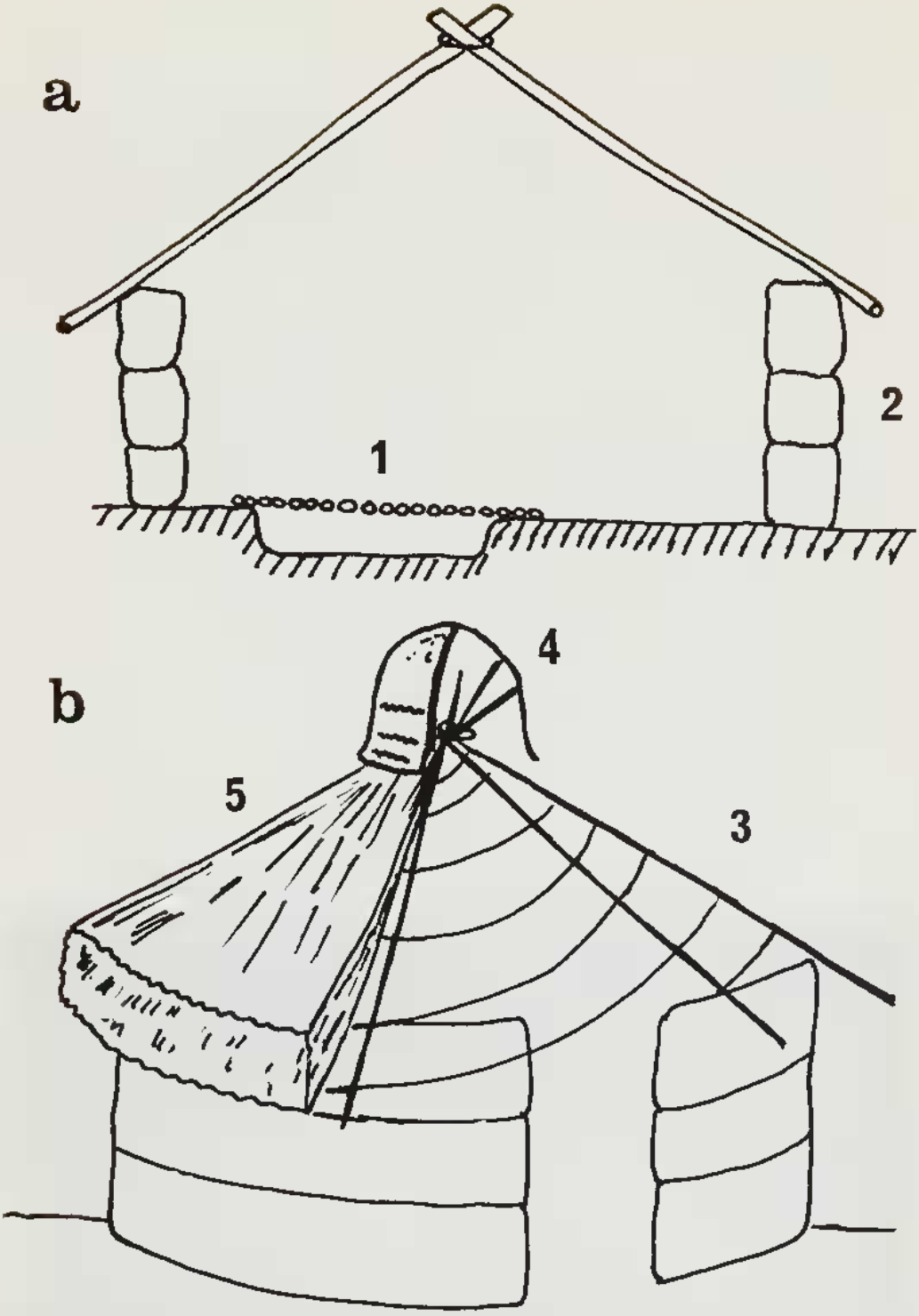


Fig. 7 : Reconstitution de la bergerie gbang dua d'après la description des informateurs.
a) Coupe.
1. Petite fosse, recouverte de rondins (coupe latérale) et creusée dans le sol damé pour plus de consistance.
2. Trois couches de mortier de terre argileuse, de 50 cm chacune.
b) Vue d'ensemble.
3. Perches écartées maintenues en position par un brin spiralé (liane), soutenant le toit de chaume.
4. Vieille poterie renversée recouvrant la pointe sans chaume du cône, et la protégeant de la pluie.
5. Portion recouverte de paille.
Cette forme de construction est actuellement abandonnée.

Source MNHN, Paris

Quand deux chèvres se ressemblent beaucoup, on les marque par des entailles aux oreilles, faites au couteau. Il y a deux formes d'entailles possibles : une latérale et une verticale (fig. 8). Les autres ne sont pas marquées, quelques-unes portent un collier en peau — généralement de l'antilope ban, *Cephalophus rufilatus* Gray (Céphalophe à flancs roux) — dont on se sert pour les attacher si on veut les garder près de la case.

On appelle les chèvres en leur présentant un appât (banane, manioc par exemple) tout en claquant la langue (clic apico-palatal). On l'expulse au cri de gbo, « sors! », ou de ssse.

On castre quelquefois les mâles de 'botado, afin qu'ils grossissent plus vite. La castration se pratique cependant très rarement, moins d'un jeune bouc sur dix. Elle est réalisée

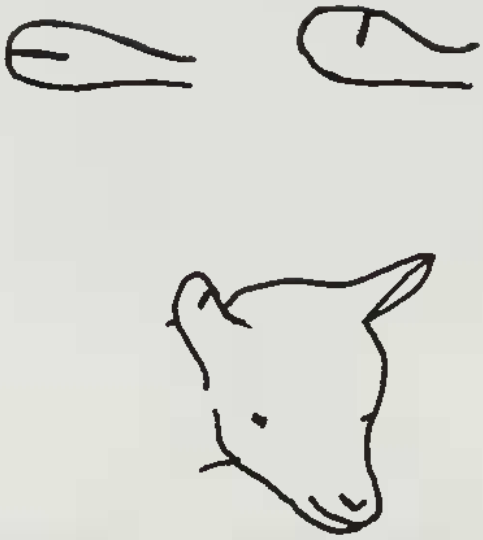


Fig. 8 : Les deux entailles aux oreilles servant à marquer les animaux.

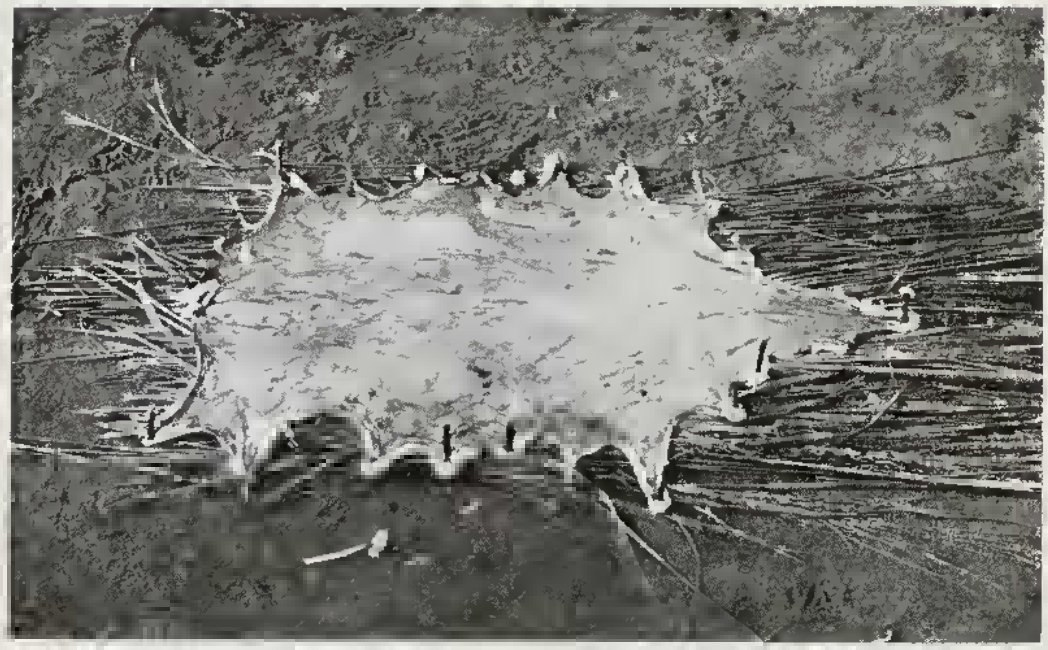


Fig. 9 : Cette peau de mouton koto sambi est tendue par des piquets et mise à sécher au soleil après grattage.

Source MNHN, Paris

lorsque l'animal est âgé de deux mois; pour cela, il faut être trois, le premier opérateur tient les pattes de devant, le second les pattes de derrière, le troisième opérant avec un couteau à raser, pai. N'importe quel homme peut castrer mais c'est généralement le propriétaire de l'animal. Celui-ci partage le scrotum en deux, retire les testicules et laisse le scrotum ouvert tel quel sans soin particulier. Ceci s'appelle gba fala, « couper en deux/testicules », soit « castrer ».

La chèvre souffre quelquefois de la gale, kputu. Elle est soignée alors par friction avec la cendre des poils prélevés sur une peau entière de ban (*Cephalophus rufilatus*), ceux-ci ayant été préalablement grattés, brûlés et réduits en cendres. La maladie guérit généralement au bout de deux jours.

Tableau représentant la répartition des chèvres par propriétaires dans les principaux troupeaux du village, en septembre 1970 :

	nombre	mâles	femelles	jeunes f.	f. stériles	petits
	10	1	1	1	1	6
	30	4	2	4	0	20
	13	2	3	2	0	6
	20	4	2	3	0	11
	15	3	5	2	1	4
	10	0	4	3	1	2
	2	0	1	0	0	1
	5	1	2	2	0	0
	1	0	0	1	0	0
totaux	106	15	20	18	3	50
moyennes arrondies	11	2	2	2	0	5

Il n'y a pas de castrat dans le village de Ndonge zu kombo, ils existent dans le village voisin, Koto go (« peau/panthère »).

Comme pour la castration, il faut être trois pour mettre à mort un cabri en l'égorgeant. L'animal est maintenu couché, un homme tient les pattes antérieures et la tête, le second les pattes postérieures, le troisième égorge avec un couteau. On recueille quelquefois le sang dans un récipient (cuvette ou calebasse), on peut l'utiliser alors pour la préparation de la sauce.

La viande est le plus souvent cuite à l'eau salée et pimentée (Roulon, comm. pers.) et consommée avec la boule de farine de manioc bouillie.

Dans le cabri, on mange tout, mais les paysans préfèrent la graisse de la poitrine, les intestins et enfin la viande. On peut laisser les bas-morceaux pour les enfants mais ce fait n'est pas général. On donne les os aux chiens.

La viande de cabri a une odeur caractéristique beaucoup plus forte que celle du mouton, c'est pourquoi on préfère ce dernier pour le manger. On tue cependant rarement chèvres et moutons au village, en temps normal, utilisant presque uniquement les animaux morts accidentellement.

Mais des cabris sont tués quand il y a un décès afin de restaurer les visiteurs qui viennent de loin pour prendre part au deuil. Par contre, ils ne sont pas tués lors des mariages.

Source MNHN, Paris

Fig. 10 : Tambour rond à deux peaux dayiri. Ce tambour appartient au chef du village, il sert lors des cérémonies funéraires, et quelquefois pour des danses.
La bretelle et les deux membranes sont en peau de chèvre. On distingue bien les deux timbres, fines lanières en peau de chèvre, qui vibrent en même temps que la membrane et donnent un son grésillant.

On utilise la peau, koto dua « peau/ovin-caprin », grattée, tendue avec des piquets de bois et séchée au soleil pendant une journée (fig. 9), comme siège, tapis, peau pour le tambour rond à deux membranes dayiri (fig. 10 et 11).

La chèvre était autrefois un animal de sacrifices, et elle était mangée après chaque sacrifice.

Ainsi en sacrifiait-on aux ancêtres pour avoir de la chance ou pour demander la

Source MNHN, Paris

réussite avant d'entreprendre quelque chose de difficile. On demandait ainsi la pluie pour les récoltes, la réalisation d'un beau mariage, etc.

On peut peut-être considérer comme une survivance métamorphosée de ces sacrifices le fait qu'un villageois tue un de ses cabris quand il veut faire cultiver son champ par des aides. Sa ou ses femmes font cuire la viande et portent ce repas aux travailleurs dans les champs.

Quelquefois, s'il n'y prend pas garde, des mésaventures arrivent à celui qui veut employer cette méthode. Ainsi, le chef du village désirant faire travailler dans son champ les enfants de Ndonge zu kombo, pour les attirer, leur fit servir des restes d'une chèvre, avant qu'ils ne commencent leur tâche. Mais les enfants ne sont pas

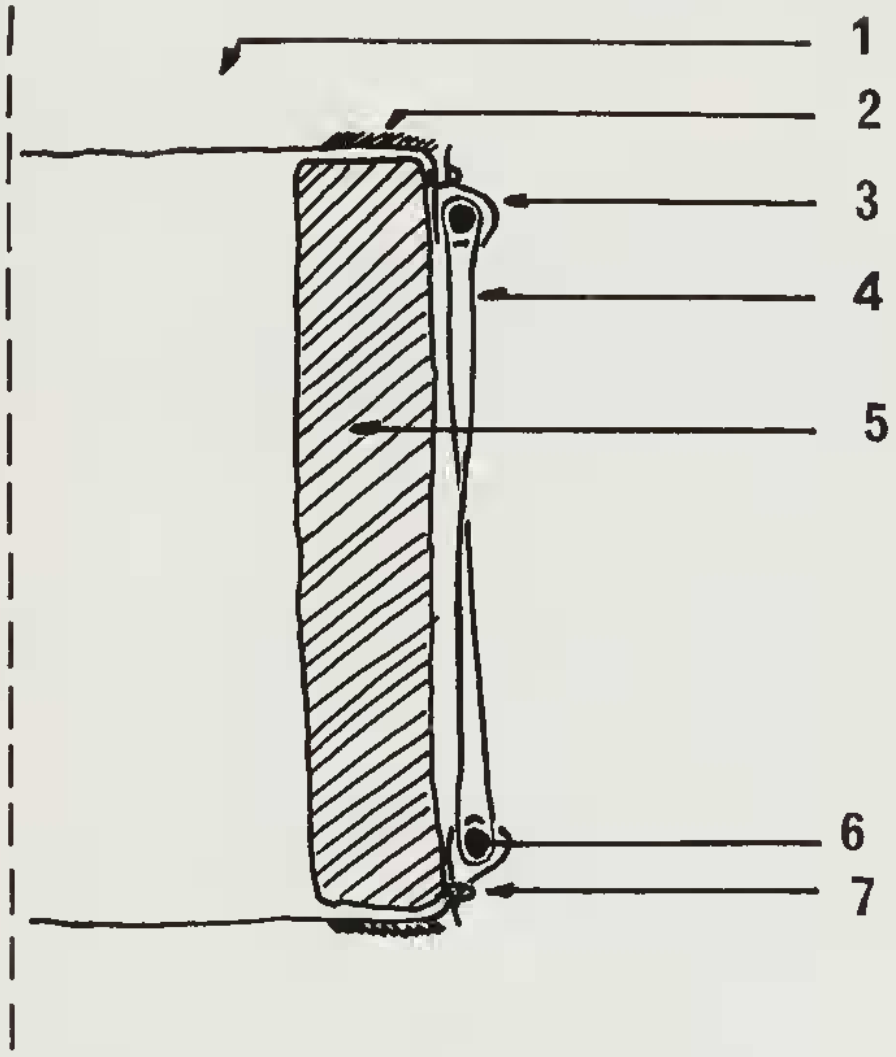


Fig. 11 : Coupe du système d'attache de la peau :
1. Partie épilée de la peau de chèvre.
2. Partie poilue.
3. Repli de la peau autour de la liane (6) formant bourrelet.
4. Croisillon de tension, lanière en peau de ban (*Cephalophus rufilatus* Gray) ou de mbo (*C. sylvicultor* (Afzélius)).
5. Corps en bois.
6. Liane permettant le maintien de la peau par un bourrelet.
7. Couture du repli (3), autour de la liane (6).

Source MNHN, Paris

restés dans les champs après ce repas, disant qu'ils n'avaient pas eu droit à une chèvre entière et que l'on s'était moqué d'eux. Pendant les trois jours qui suivirent cet événement, le chef mécontent faisait systématiquement la chasse aux enfants.

De la même façon, un cabri était sacrifié au moment de l'établissement du camp d'initiation ou la'bi, avant l'entrée des jeunes garçons dans ce camp où ils allaient passer plusieurs années. C'était le père de minaŋg (nom de l'initié qui avait la responsabilité du camp) qui organisait le la'bi et qui offrait et tuait le cabri.

Animal de don comme la poule, la chèvre tient une grande place dans la dot de mariage. Dès que le mariage est décidé, bien avant que la jeune fille n'arrive au village de son fiancé, huit à douze animaux comprenant femelles, boucs, castrats et jeunes sont donnés au père de la mariée. Si le fiancé ne donne pas de cabri, la femme ne restera pas dans la maison de son mari. Il arrive quelquefois que les cabris retournent d'eux-mêmes au village du donateur, dans ce cas on les reconduit à nouveau.

(*Section d'Ethnozoologie du Laboratoire d'Ethnobotanique 43, rue Cuvier, Paris V^e.*)

BIBLIOGRAPHIE

BAHUCHET (S.), 1971. — Les Gbaya de Centrafrique, étude ethnozoologique. Supplément à *Science et Nature*, Soc. Amis du Mus. Nat. Hist. Nat., p. 1-4.

MONINO (Y.) et ROULON (P.), 1971. — Notes linguistiques Gbaya. *Bibliothèque de la S.E.L.A.F.*, n° 25, 39 p. et 2 cartes.

TESSMAN, 1937. — Die Baya. Strecker et Schroeder, Stuttgart. 2 vol., 244 + 180 p., 21 pl., photographies.

VIDAL (P.), 1971. — Etude sur l'initiation gbaya, le la'bi. Thèse de 3e cycle, sous presse. (Une étude préliminaire a été rédigée et polycopiée en 1962, Bangui-Le Havre.)

Source MNHN, Paris